

1934 - Université de Salamanque

Thèle faisait histoire en troisième année pour devenir professeur.

Miguel terminait pharmacie, en avant-dernière année.

Leurs chemins se croisaient parfois sur les marches de pierre.

Quelques cigognes avaient fait leur nid sur les cheminées autour de la cathédrale. Elles étaient les témoins de leurs rencontres, de leurs échanges, de leurs discussions.

Ils aimaient cette ville antique si riche en monuments remarquables qui ponctuent les diverses périodes de son histoire.

Ils menaient tous deux une vie studieuse, bien réglée, conscients de la chance qu'ils avaient par rapport à d'autres jeunes de leur âge.

De temps à autre, ils prenaient un café ensemble dans un des bistrotts de la Plaza Mayor. Mais chacun payait le sien. Exceptionnellement, elle accepta qu'il réglât sa consommation.

Oui, il y avait une attirance mutuelle entre ces deux êtres. Mais, jamais un geste déplacé. Jamais Miguel n'aurait osé caresser la main de Thèle. Il la respectait. Mieux, il l'admirait. Leurs discussions étaient passionnées. D'un naturel habituellement discret, elle se libérait lorsqu'elle évoquait l'actualité de l'Espagne.

Elle s'exaltait à l'annonce de l'insurrection des mineurs d'Asturies. Elle s'insurgeait au vu des exactions commises

contre eux par les troupes venant du Maroc sur ordre de Franco, alors bras droit du ministre de la guerre Hidalgo.

Arrestations, exécutions sommaires, emprisonnements, brutalités avaient pour but de mater ces insurgés à bout de patience face à leurs conditions de travail et à l'injustice dont ils étaient victimes.

Elle parlait. Il écoutait, conquis, acquiesçant d'un battement de paupières, d'un pincement de lèvres accompagné d'un hochement vertical de la tête. Qu'admirait-il ? Le contenu des propos de Thècle ou l'enthousiasme fébrile qui les animait ?

En dehors de ces discussions, elle était plutôt avare de paroles.

Le mardi elle terminait à dix-sept heures. Souvent, ce jour-là, Miguel quittait la fac une heure avant la fin de ses propres cours et faisait semblant de la rencontrer, par hasard.

Et les échanges reprenaient. En réalité, Miguel était son seul auditeur car elle n'adhérait à aucun mouvement étudiant ni politique. Les études avant tout. Elle logeait dans une chambre mansardée sans fenêtre. La seule clarté provenait d'une lucarne carrée donnant vers le ciel. Elle savait les sacrifices que faisaient ses parents. Elle-même faisait du repassage en ville et donnait quelques leçons particulières, tout en étant étudiante. Elle les aimait vraiment ses parents.

D'origine rurale, elle provenait d'une grosse ferme, où son père et son frère avaient réussi à trouver du travail en tant que brassiers. En échange du petit logement de plain-pied qu'ils occupaient, sa mère faisait le ménage, le repassage, la cuisine, dans la famille du latifundiste.

Ainsi, les problèmes agricoles, Thècle les connaissait. Elle appelait de ses vœux l'application de la réforme agraire qui avait pourtant été votée par les Cortès, le 9 août 1932 dans ce pays où soixante-sept pour cent des chômeurs étaient des ouvriers agricoles. Ses parents n'avaient même pas un

lopin de terre alors que tant d'hectares n'étaient pas cultivés...

Avec Miguel, elle se sentait en confiance pour tenir ces propos, jugés subversifs à l'époque.

Il écoutait, subjugué.

Une poignée de mains et ... à demain.

Miguel était le fils d'une famille bourgeoise. Les parents, marchands d'étoffes et de tissus gagnaient fort bien leur vie. Bon fils, respectueux, il ne cherchait qu'à faire plaisir à tout le monde.

A la lumière des exposés de Thècle dont il buvait les paroles, il comprit très tôt ce qu'était la lutte des classes. En réalité, il en avait déjà une idée. Il suffisait de voir l'infime pourcentage de fils d'ouvriers qui pouvaient accéder à des études supérieures.

Oui, il y avait Thècle, opiniâtre, déterminée, sérieuse, belle, intacte, avec sa démarche assurée, son beau visage régulier, ses longs cheveux soigneusement coiffés qui pendaient dans son dos.

Fin juin. Ils avaient tous deux réussi leur année. Les vacances. Ce soir ils allaient se dire au revoir. Allait-il l'embrasser ? Il aurait tant voulu que l'année universitaire se prolongeât.

Dix-huit heures. Devant l'université.

« Au revoir Miguel ! Elle tend la main.

– Au revoir Thècle... ! Au mois d'octobre.

– J'espère.

– Passe de bonnes vacances.

– Toi aussi Miguel. »

Elle descend les escaliers de pierre, sans se retourner.

Il reste planté là-haut, en haut des marches...

Faut-il courir vers elle, la rattraper ?

Elle vient de tourner la rue...

Il s'en veut.

Les vacances, il les passa bonnes. Encore que, à tout moment, il pensait à cette étudiante en histoire qui l'impressionnait. Il aida ses parents et son frère Carlos à vendre des étoffes. Sans passion, simplement pour se rendre utile et pour remercier ses parents.

Bien qu'étant son cadet de deux ans, Carlos faisait plus que son âge. Bougonnant, son comportement peu commerçant était teinté d'énervement, voire d'arrogance. En réalité, il était jaloux de Miguel que tout le monde aimait, qui avait beaucoup d'amis et que les gens prenaient pour un savant.

Carlos donnait toujours des conseils à son aîné à propos des qualités d'étoffe. Miguel acceptait, cordial. Inutile de dire que les dames préféraient s'adresser à lui pour être servies. Ceci exaspérait Carlos. Parfois, par gentillesse, Miguel disait : « Je pense que ce tissu est plus adapté mais nous allons demander son avis à mon frère. »

Le cadet ressemblait à leur mère. La vie respective des deux frères était réglée : l'un aurait le magasin d'étoffes, l'autre une pharmacie ou entrerait dans l'armée comme pharmacien.

Miguel passa tout l'été au magasin. Parfois, en fin d'après-midi, il partait faire une heure ou deux de vélo. Le dimanche, il jouait au football dans l'équipe du bourg. C'était un sportif averti.

Thècle travailla elle aussi. Le fermier des latifundistes cherchait des saisonniers. Elle fut embauchée et apprit bien vite à faucher et à aiguïser une faux.

Quelle chaleur ! Et que d'heures de travail ! Tout ça pour un salaire de misère...

Fourche à la main, elle travailla aussi à la batteuse. Vaillante Thècle !

Elle aimait l'odeur âcre de la corne brûlée quand on ferait les chevaux et les mulets car elle était aussi associée à ce genre de besogne. Elle avait une grande faculté d'adaptation et elle était solide.

« Tu n'es pas fatiguée, ma Thècle ?

– Non papa.

– Et vous, vous êtes fatigué ? »

En ce temps-là, en Espagne, le vouvoiement était de rigueur, même dans les familles les plus pauvres.

Il souriait en guise de réponse. Il adorait sa fille. Il regrettait qu'un régime politique si injuste ne lui permette pas de s'épanouir intellectuellement comme elle le méritait.

Quel avenir lui réserve ce pays ? Et ce n'est pas près de changer !